

#11 Finis terrae

Aujourd'hui Didier vous nous emmenez vers des confins...

Effectivement Charlotte, pour cette chronique, je vous invite à partir en expédition dans les Hautes Fagnes. Vous savez, cette réserve naturelle qu'apprécient tout particulièrement les amoureux de la nature, les randonneurs et les skieurs de fond. Mont Rigi, baraque Michel, signal de Botrange - pour ne citer que quelques uns des sites les plus connus. Un plateau désolé – le "toit de la Belgique" - situé tout à l'est, à la frontière avec l'Allemagne. Célèbre pour ses contreforts forestiers, ses rivières torrentielles, ses landes à perte de vue... et ses nombreuses tourbières. Un massif exposé à un micro-climat très rude malgré sa faible altitude : brouillard persistant, forte pluviosité, vents violents, et températures en dessous des moyennes régionales. On y rencontre même des espèces végétales et animales – boréales ou montagnardes - reliques de la dernière glaciation. Son sous-sol est composé de roches datant de l'ère primaire (-500 millions d'années) : schistes et grès principalement. Des roches qui se sont, en partie, décomposées en argiles blanches créant un socle imperméable où les eaux de pluie stagnent à l'hiver et ne s'évaporent que partiellement à l'été. Le tout engendrant... un milieu extrêmement propice aux incendies.

C'est un paysage bien austère que vous nous décrivez là Didier...

On peut le dire... bien que pour celles et ceux qui l'apprécient : "les Fagnes sont toujours belles"... grâce notamment aux couleurs de la végétation changeant au fil des saisons ! Pourtant, malgré leur aspect "naturel et sauvage", ces paysages sont en partie le produit du labeur séculaire des habitants des villages alentours. Ces paysans et ces paysannes qui... exploitaient les essences forestières originelles, produisaient du charbon de bois ; récoltaient du fourrage et de la litière ; cultivaient sur brûlis ; y menaient paître leur bétail ; extraient de la Tourbe... matière organique à la fois isolante et combustible. Plus récemment, les États modernes naissants (Prusse puis Belgique) ont entrepris de drainer ces zones humides pour y planter des conifères importés – principalement ces fameux épicéas - qui souffrent tant des bouleversements climatiques en cours... C'est aussi une terre de légendes et de mémoires : lieux-dits ; arbres votifs et arbres à clous ; croix commémoratives ; chapelles ; roches remarquables – voire, selon certains, mégalithes préhistoriques. On y croise également de nombreuses bornes frontières car, pendant des siècles... c'est dans ces confins désolés que venaient s'égarer et se perdre les limites séparant les différents états, royaumes ou duchés environnants. Une sorte de bout du monde ; un noman's land - un véritable "finis terrae".

Mais pourquoi est-ce précisément là que ces frontières s'établissent ?

Et bien parce que même si quelques mauvaises pistes, au tracé changeant, permettaient de traverser ces étendues inhospitalières en été : nombreux sont celles et ceux qui, l'hiver venu, payaient de leur vie cette entreprise hasardeuse. Récemment encore, en temps de Covid, plusieurs visiteurs d'un jour, mal équipés et peu au fait des dangers encourus par mauvais temps, s'y sont égarés – piégés au milieu des tourbières et parfois même : secourus à la limite de l'hypothermie ! Et c'est pourtant une bien modeste plante qui est à l'origine de la formation de ces redoutables tourbières, de ces multiples frontières, de cette désolation : la sphaigne. Une essence pionnière qui, de par le monde, a colonisé 4% de la surface terrestre. Comme toutes les mousses, la sphaigne ne possède pas de racines et se nourrit des rares éléments minéraux apportés par les vents. De plus, comme elle ne se développe qu'à travers son seul bourgeon apical, elle ne présente pas une architecture végétale particulièrement complexe. Pourtant malgré cette apparente simplicité, c'est une plante - un organisme - tout à fait extra-ordinaire. En effet, la sphaigne croît indéfiniment – potentiellement, elle est immortelle ! A sa base, se trouvent des cellules mortes ; au sommet, des cellules vivantes pratiquant la photosynthèse... A la fois morte et vivante, la sphaigne est une chimère. Plus encore : par son fonctionnement bio-chimique, elle entretient l'acidité-des-eaux dans lesquelles elle vit et prospère en nappes fluctuantes. Dans ces conditions d'acidité extrême, la vie microbienne - qui, usuellement décompose la matière organique - ne peut se développer. Tout ce qui meurt ou se dépose dans ces eaux ne se dégrade pas et s'accumule en couches anaérobies. Et c'est... de cette progressive et pesante accumulation de matières que naît la tourbe proprement dite. Dans les Hautes Fagnes, son épaisseur peut atteindre 7 mètres. Et parmi ces restes non-décomposés, certains : les pollens, les carapaces d'insectes imprudents et les animaux noyés - se transforment peu à peu en de véritables bio-indicateurs. Au fil des années et des saisons, ils forment progressivement des strates "historiques" et deviennent ainsi les témoins - et les portes-paroles - de la faune et de la flore d'une époque particulière. Une authentique mémoire archéologique se forme qui permet aux naturalistes de reconstituer l'écologie et l'aspect des paysages ancestraux... La sphaigne a tout son temps – au mieux, elle s'accroît de quelques millimètres par an ! Et cette écologie de la lenteur est à la mesure du caractère dépouillé, épuré... du milieu et des paysages que cette plante étonnante, contribue – modestement, obstinément - à façonner !